

avait l'habitude, ainsi qu'Edouard, de venir câliner un peu sur le lit de leur petite maman : mais quand Albert entra, sa maman lui dit qu'elle ne pouvait pas le prendre, parce qu'il salirait ses draps, qu'elle ne pouvait prendre qu'Edouard, et Albert s'en retourna en baissant la tête.

Il déjeuna tout seul, comme il avait diné la veille. C'était justement le jour où sa maman restait chez elle pour recevoir des visites, et ce jour-là les petits garçons ne sortaient pas, parce qu'il venait des dames qui étaient bien aises de les voir, et quelquefois des enfants avec leur maman pour jouer avec eux. Ordinairement, on les trouvait gentils, on les caressait, on leur disait des petits mots aimables : mais ce jour-là, chaque fois qu'Albert approchait d'une dame, la dame se reculait d'un air dégoûté, et disait :

—Pouah ! qu'il est sale ! ah ! mon petit garçon, laissez-moi ! laissez-moi !

Les mamans défendaient à leurs petits garçons et à leurs petites filles de jouer avec lui, de peur de se salir. On caressait Edouard, on jouait avec Edouard ; les dames lui disaient :

Venez, mon petit amour, venez que je vous embrasse ; vous êtes si mignon.

Edouard qui aurait voulu qu'on dit aussi cela à son frère, l'amenait toujours, mais toujours on s'écriait :

—Pas celui-là ! pas celui-là, il est trop sale.

C'est, qu'en effet, Albert était affreux à voir ; pas débarbouillé, pas peigné depuis deux jours, avec ses cheveux qui lui retombaient sur les yeux et ses mains noires de saleté. Il était bien dégoûtant ; mais il était aussi bien maltraité et bien malheureux : si malheureux qu'il finit par s'aller cacher dans un coin, et qu'on ne le revit plus jusqu'à l'heure du dîner, alors sa bonne alla l'appeler, et il dina tout seul dans l'antichambre comme un petit garçon trop sale pour être mis à table.

La soirée se passa encore très tristement pour Albert, assis loin de ses parents pour ne pas les dégoûter, et avec qui personne ne jouait. Il pleurait tout bas, et ses larmes le débarbouillaient un peu, mais ce n'était pas assez. Il fit sa prière sur sa chaise, et il eut bien de la peine à en venir à bout, sans éclater en sanglots ; et puis il alla se coucher comme la veille, sans embrasser son papa et sa maman. C'était trop de chagrin pour son petit cœur, il n'y pouvait plus tenir. Aussi le lendemain matin, de très bonne heure sa maman qui était encore couchée, fut bien éton-

née d'entendre la voix d'Albert qui l'appelait. Elle ouvrit les yeux, et vit son petit garçon, en chemise, au pied de son lit, et tout en larmes.

—Oh ! maman, dit-il en joignant ses petites mains, je vous en prie, maman, permettez-moi d'être débarbouillé, et peigné, et habillé, et tout comme Edouard. Je suis trop malheureux de rester sale, permettez-le-moi, ma petite maman ! je ne laisserai faire !... je serai sage comme mon frère !

—Mon cher enfant, dit sa maman, j'ai toujours cru qu'on était très malheureux, de n'être ni lavé, ni peigné ; c'est pourquoi je paie une bonne pour te faire tout cela ainsi qu'à ton frère, tandis que vous êtes trop petits pour le faire tout seul ; et si je ne pouvais la payer, je le ferais moi-même plutôt que de vous laisser sales : mais tu as dit que tu ne voulais plus de ces soins-là, et je t'ai laissé libre. A présent, va trouver ta bonne, et demande-lui si elle veut bien recommencer à te nettoyer : cela n'est pas sûr, car tu l'as beaucoup fait enrager ; mais enfin, essaie, j'te le permets.

Albert courut à sa bonne, et la pria tant que Victoire consentit à lui faire sa toilette comme autrefois. Elle n'en avait guère envie d'abord, mais Edouard la pria aussi et lui promit qu'Albert serait sage ; et Albert lui dit qu'il ne crierait plus, que toutes ces sottises-là étaient finies pour toujours ; et la bonne Victoire les crut tous les deux. Elle lava et peigna Albert qui en avait terriblement besoin, et lui mit des habits propres. Aussitôt que cela fut fait, il remercia sa bonne, puis il courut montrer à sa maman comme il était propre : il monta sur le lit pour la baiser à son aise ! il y avait si longtemps qu'il ne l'avait caressée ! Edouard vint aussi, et monta aussi sur le lit, et ils étaient bien contents tous les trois.

Enfin le papa entra dans la chambre de la maman qui lui raconta tout ce qui s'était passé, et il embrassa ses deux petits garçons, Albert tout autant qu'Edouard ; après cela, la maman se leva et tout le monde alla déjeuner. Albert se mit librement à table, et fut très heureux ce jour-là et les autres jours d'être traité partout, à la maison et à la promenade, tout comme son frère, aimé comme lui, caressé comme lui, embrassé comme lui ; et il n'oublia jamais que l'ennui de se laisser laver, peigner et habiller, n'est rien du tout à côté du malheur de rester sale, de dégoûter les autres, et d'être repoussé par tout le monde.

rait accepté par les incrédules, qui n'y verraient plus qu'une merveille : ils auraient bientôt fait de conclure contre la divinité de l'Eglise, établie par les miracles, et contre l'existence de l'auteur des miracles ainsi naturalisés. Prenez une autre théorie, ou plutôt prenez la vérité attestée par toute l'Ecriture sainte, Ancien et Nouveau Testament : Dieu dérogeant à la loi pour montrer qu'il n'en est pas esclave et pour forcer l'attention des hommes. Hors de là il n'y a qu'un abîme où la Révélation s'engloutirait tout entière. Substituez, au contraire, à la prétendue loi une volonté divine, libre, indépendante, dérogeant, vous êtes dans le vrai et dans la logique, et le philosophisme ergote en vain.

—Abbé Théodore, grand merci ! En général, plus qu'une merveille : ils auraient bientôt fait de conclure contre la divinité de l'Eglise, établie par les miracles, et contre l'existence de l'auteur des miracles ainsi naturalisés. Prenez une autre théorie, ou plutôt prenez la vérité attestée par toute l'Ecriture sainte, Ancien et Nouveau Testament : Dieu dérogeant à la loi pour montrer qu'il n'en est pas esclave et pour forcer l'attention des hommes. Hors de là il n'y a qu'un abîme où la Révélation s'engloutirait tout entière. Substituez, au contraire, à la prétendue loi une volonté divine, libre, indépendante, dérogeant, vous êtes dans le vrai et dans la logique, et le philosophisme ergote en vain.

LE
PARFUM DE ROME
 NEUVIÈME EDITION
 2 vol. in-12 de 450-500 pp. Prix franco : \$1.75

L'HONNÊTE FEMME
 1 vol. in-12 de 440 pp. Prix franco : 75 cts

Ce roman fut écrit vers 1840, sur des souvenirs plus éloignés. Sa vraie date est 1837. C'est l'œuvre de Veillot nouvellement converti. L'auteur met à nu toutes les bassesses électorales, et arrache sans pitié le masque de vertu dont se parent tant de femmes honnêtes selon le monde, mais dont le cœur renferme bien des iniquités. En un mot, cet ouvrage est une fine et habile critique de tout ce qui se passe dans un certain monde ; et l'esprit chrétien qui l'anime d'un bout à l'autre peut en rendre la lecture très utile pour les personnes qui ont déjà l'expérience des hommes. A vrai dire *L'Honnête femme* a été écrit pour les femmes, et non pour les hommes qui, d'ailleurs, ne le comprendraient pas dans toutes ses parties. Il ne fait aimer aucun vice, n'aïr aucune vertu. Rousseau, dans la préface de son *Héloïse*, s'écrie : "Toute femme qui lira ce livre est une femme perdue." C'était une réclame en même temps qu'une grande vérité. *L'Honnête femme* ne mérite pas ce témoignage favorable à la vente. Qui l'achèterait pour se perdre, serait volé. Il doit y avoir là du bon puisqu'à 50 ans près ce livre conserve encore son intérêt et sa fraîcheur.

TROIS OUVRAGES DE LOUIS VEILLOT
ÇA ET LA
 2 vols. in-12 de 470-501 pp. Prix franco, brochés : \$2.00
 reliés : \$2.60

Voici un des plus charmants ouvrages de l'immortel Veillot. Voyons un peu ce que disait ce profond penseur.

DES MIRACLES.

I

"Moi, dit Ephrem, je crois tous les miracles reconnus par l'Eglise et tous ceux qui me sont attestés par des personnes dignes de foi. Je les crois comme s'ils s'étaient accomplis en ma présence. Je douterais d'une chose possible : le possible est l'affaire des hommes ; je ne doute pas de l'impossible, qui est l'affaire de Dieu. Rien ne me paraît plus naturel que le surnaturel. Il faut qu'on ait travaillé cent ans à nous rendre incrédules, et que cet enseignement de l'incrédulité ait pénétré partout et gâté tout, pour que nous fissions de sottes difficultés lorsqu'il s'agit d'admettre les faits que ne reçoivent pas nos professeurs de physique et de chimie. Si nous regardions un peu, nous verrions que la physique et la chimie ne nous rendent compte de rien, et que tout simplement elles constatent des lois, des forces, des agrégations et des mélanges qui restent à expliquer. Le surnaturel nous porte comme la terre et nous enveloppe comme l'air ; il est sensible et visible : la main le touche, l'œil le voit, et ce que l'on appelle surnaturel, et qui l'est, ne me semble pas être autre chose pourtant que la manifestation naturelle de Dieu, qui intervient en maître au milieu de ses créatures. Il est naturel que Dieu soit maître de tout et fasse tout ce qu'il veut de tout ce qui lui appartient. Placez un ignorant ou un demi-savant au milieu d'un cabinet de physique que il ne comprend rien aux instruments qui l'entourent ; il n'en connaît ni l'usage ni la force, il n'en tire aucun parti. Le vrai savant arrive, manie ces instruments et nous étonne de mille prodiges. Il transmue les métaux, il fait jaillir l'éclair et gronder la foudre ; là il suspend la vie, et là il anime un cadavre ; là, il jette de l'eau dans le feu, et l'eau se transforme en glace ; là il jette dans l'eau une pâte froide qui soudain s'allume et brûle. Or, sans insulter nos académiciens, l'on peut, je crois, dire qu'au milieu de ce grand cabinet de physique appelé le globe terrestre, comparés à Dieu, ils ne sont pas même des demi-savants : ce sont de purs ignorants, et, si je considère leur orgueil, ce sont de véritables brutes. Ils nient stupidement l'auteur de ces merveilles devant lesquelles le simple ignorant qui n'en connaît pas la millième partie, s'incline, adorant la main de Dieu.

"Je regrette de n'avoir place dans aucune académie. Je convoquerais tous les liers-à-bras de la cornue, de l'alambic et du télescope, et je leur proposerais, sauf l'agrément de la théologie, un accommodement définitif.

"Nous allons, leur dirais-je, nous mettre d'accord. Je reconnais qu'il n'y a pas de surnaturel, qu'il ne se fait pas de miracles, qu'il ne s'en est jamais fait, qu'il ne s'en fera jamais. Seulement, comme vous ne pouvez pas plus que moi nier

sans mensonge et sans ineptie la fréquence et la permanence d'un certain ordre de faits totalement inexplicables et parfaitement en dehors de toutes les découvertes et de toutes les théories scientifiques, nous dirons que ces faits s'accomplissent en vertu de certaines lois de la nature, dont le Créateur de la nature s'est réservé la connaissance et le maniement. Ainsi, une guérison instantanée, un mort ressuscité après trois jours, un rameau desséché qui reverdit et r fleurit, tout cela se fait naturellement : cela n'est pas plus étonnant on soi que la vie et la mort, que la germination, que l'attraction, que la gravitation, que le flux et le reflux de la mer, que le mouvement des astres. Pour le faire, Dieu ne crée rien, ne dérange rien, n'innove rien ; il use seulement de lois préexistantes qu'il a jugé bon de ne point nous révéler, parce qu'alors nous en voudrions tous faire autant, et que nous possédons bien assez de moyens de nous nuire et de nous exterminer sans employer encore ceux-là.

"Un moment, dit l'abbé Théodore, je vous entends très bien ; mais ce que vous proposez, *sans l'agrément de la théologie*, ne saurait passer sans que la théologie fasse une observation. Gardons-nous d'ouvrir la porte à une erreur très caressée, en ce temps-ci, de beaucoup de chrétiens, et que l'abbé de Solesmes, qui la combat avec beaucoup de raison, appelle le *naturalisme*. Ne nous exposons pas au feu de l'abbé de Solesmes : on en sort très mal accommodé.

"Premièrement, ranger dans le surnaturel les lois secrètes de l'ordre naturel, ces lois primordiales, ces causes cachées qui échappent à la science, ce serait une erreur capitale. Ces mystères, tout cachés qu'ils sont, n'ont rien de surnaturel : c'est la nature pure et simple, bien qu'elle ne se prodige pas. Un homme viendrait à découvrir ces lois qu'il n'en démontrerait pas moins à une distance infinie du surnaturel. Le surnaturel appartient à un ordre totalement distinct.

"Deuxièmement, dire que les miracles s'accomplissent en vertu de certaines lois de la nature dont le Créateur s'est réservé la connaissance et le maniement, c'est une chose que je n'aime point. Sans doute la toute-puissance de Dieu sur la nature est une loi de la nature. Cependant, comment voulez-vous, par exemple, que l'âme d'un mort, séparée du corps depuis trois jours, se vienne rejoindre à ce corps en vertu d'une loi de la nature ? La loi établie de Dieu est que toute âme au sortir du corps sera jugée et envoyée dans son éternité.

"Prétendez-vous sérieusement que Dieu ne crée rien, ne dérange rien ? Au contraire, il dérange tout, afin que l'on fasse attention à son passage. Quand il arrêta une fois le soleil pour Josué et fit un jour long comme deux, il *dérangea* l'ordre établi, et, comme dit l'Ecriture, *Dieu obéit à la parole de l'homme*. Le miracle défini naturellement, quelque précaution qu'on y mette, se-

PRÆLECTIONES PHILOSOPHICÆ
 AD MENTEM
 S. S. THOMÆ AQUINATIS
 Doctoris angelici.

Auctore VALLET
In Sancti-Sulpitii seminario professore.
 TERTIA EDITIO. ACCURATIUS EMENDATA.
 2 volumes in-12 de 488-483 pages. 3e édition. Prix franco : \$1.75.

Cet ouvrage, dont la première édition a été épuisée en quelques mois, a reçu récemment le plus haut et le plus précieux encouragement que l'auteur ait pu désirer. Sa Sainteté Léon XIII, qui suit avec tant de sollicitude nos études philosophiques, a daigné le conseiller et le recommander dans des termes formels à plusieurs prélats français et étrangers, et particulièrement à Son Eminence le cardinal évêque de Poitiers, à Monseigneur l'archevêque d'Alger, à Nos Seigneurs les évêques d'Autun, d'Annecy, de Nantes et de Montréal.

Dans une audience donnée à Monseigneur Perraud, évêque d'Autun, le 24 octobre 1879, Sa Sainteté manifesta sa satisfaction d'apprendre que, par une mesure toute récente, la philosophie de M. Vallet venait d'être mise entre les mains des élèves du séminaire d'Autun ; elle ajouta qu'elle avait fait examiner ce livre et qu'elle l'appreciait beaucoup.

De retour dans son diocèse, Monseigneur l'évêque d'Autun adressa à son clergé une lettre pastorale (31 décembre 1879) dans laquelle nous relevons le passage suivant : "Avant même de partir pour Rome, j'avais mis entre les mains de nos étudiants du grand séminaire un résumé de la philosophie de S. Thomas auquel, peu de jours après, j'entendais Sa Sainteté rendre un témoignage non moins précieux pour l'auteur que pour la docte et pieuse compagnie dont il est membre. (*Prælectiones ad mentem S. Thomæ*). — L'auteur est M. Vallet, de la compagnie de Saint-Sulpice, professeur à Issy. Grâce à ce manuel, où les questions les plus difficiles sont mises à leur portée, nos jeunes gens s'initieront progressivement à la méthode un peu sévère de la philosophie scolastique ; ils deviendront capables de lire plus tard avec fruit les ouvrages où les grands problèmes de la métaphysique sont exposés avec plus d'ampleur. Non seulement ils se familiariseront avec la terminologie de S. Thomas d'Aquin, avec les procédés syllogistiques appliqués par lui à tous les problèmes de la philosophie, de la théologie et de la morale ; mais ils prendront goût à cette sagesse tout à la fois si haute et si sûre, où le génie marche de pair avec le bon sens, et dont le commerce assidu ne profite pas moins à la piété qu'à la science, à l'amour du bien qu'à la connaissance du vrai."

Plus tard, Monseigneur Isoard, évêque d'Annecy, ayant été reçu auprès du Souverain Pontife, lui annonça qu'il venait d'introduire dans son séminaire les *Prælectiones philosophicæ* de M. l'abbé Vallet. Léon XIII lui dit alors : *qu'il avait lui-même lu cet ouvrage*, qu'il contenait des vues grandes et larges, que c'était non seulement un bon livre, mais un beau livre, et qu'il en conseillait l'adoption aux évêques qui prenaient son avis sur le choix d'un auteur de philosophie.

Après une si haute approbation, il serait inutile de rappeler les éloges que les principales feuilles et revues catholiques ont décernés à la philosophie de M. l'abbé Vallet. Citons néanmoins, parmi les articles les plus étendus, ceux de l'*Univers*, du *Monde* et de la *Revue des sciences ecclésiastiques*. Cette dernière revue, par la plume si compétente de M. Didiot, lui a consacré deux études remarquables.